

Diane Meur

Jamais contente !

Le livret de l'amour. Journal 1973-1979 *était le troisième livre de Paul Nizon que je traduisais pour Actes Sud, après Les premières éditions des sentiments. Journal 1961-1972 et le roman La fourrure de la truite. Il n'est peut-être plus nécessaire de présenter Paul Nizon, dont une dizaine de titres ont déjà été traduits en français. Ses journaux, qu'il tient presque quotidiennement depuis plus de quarante ans, ne ressemblent guère à un « journal d'écrivain » classique. Choses vues, rencontres, états d'âme, esquisses romanesques y côtoient des brouillons de lettres, d'essais, de demandes de bourses, des tableaux urbains, voire le compte rendu d'un match de boxe. La version publiée en allemand, que j'avais à traduire, ne reprend qu'un dixième de ces matériaux. Son côté brut et hétéroclite pose des problèmes de traduction spécifiques, mais fait aussi son grand attrait : c'est la saisie sur le vif d'une existence d'artiste, et le fascinant laboratoire d'une œuvre qui elle-même s'enracine toujours dans l'autobiographie.*

Pour ceux qui se demanderaient comment j'arrive à vivre en travaillant si lentement, je précise que j'ai mené en parallèle trois ou quatre autres travaux...

11 mars 2005

Ça y est : j'ai signé le contrat (et obtenu une augmentation de 20 centimes, champagne !), avec un délai confortable : remise fin mars 2006. Il ne me restait plus qu'à commencer, ce que j'ai fait dès ce matin. Impression de ne pas encore être dedans, de progresser dans la brume, il va falloir refaire du café...

Et pourtant, j'étais encore dans *La fourrure de la truite* il y a dix jours, ce n'est donc pas la familiarité avec l'auteur qui me fait défaut aujourd'hui. Confirmation de ce que j'avais déjà ressenti : le *Journal* est infiniment plus difficile à traduire que le roman. Chaque phrase grouille de sens, ça déborde

de partout, tandis que *La fourrure* était déjà lissée, déjà tendue vers le lecteur, déjà décantée. Le *Journal* est une écriture « à usage personnel », les images y sont en germe, à peine esquissées, il faut les développer, les débuser soi-même... pour revenir finalement à un résultat aussi elliptique (mais aussi parlant) que l'original.

Il y a aussi le fait qu'un journal consiste en petites unités de texte juxtaposées au jour le jour. Là où, dans une œuvre de fiction, on serait porté par le mouvement d'ensemble, ici on repart de zéro à chaque entrée. C'est une succession de micro-problèmes indépendants les uns des autres ; et chaque solution n'est valable que pour la phrase, ou au mieux pour l'entrée, guère plus.

Pour l'instant, plate transcription, tâcher d'atteindre un mot à mot sémantiquement fidèle, le vrai travail stylistique viendra ensuite. C'est un peu ingrat, j'ai l'impression de barbouiller, de saloper le travail. Pour rien au monde je ne montrerais à un tiers cette première version.

12 mars 2005

Chaque fois que j'en suis ainsi au défrichage, je me dis : mais à quoi bon cette première version, dont je ne garderai rien ! La nécessité de partir de quelque chose ? Le besoin de patauger au début ? (J'essaye de rationaliser mon absence totale de méthode, le côté irréductiblement brouillon de mon approche du texte.) Ce que je fais lors de cette première mouture, en fait, c'est désosser les phrases, les mettre à plat. Je me sors des mots de l'original, j'introduis du flottement, j'injecte du dissolvant dans le bloc inexpugnable du livre imprimé qu'il s'agit de traduire. Peu importe que le résultat soit une bouillie, même émaillée de quelques trouvailles. J'ai besoin de ça pour avoir ensuite en tête, non plus les mots, mais un mouvement, une intention, une intonation, quelque chose qui soit susceptible d'être imité ou rendu.

27 mai 2005

J'ai terminé le premier jet de la première moitié (années 1973 à 1976) et je commence à le revoir. Fin de l'abattage et du travail au kilomètre, il s'agit de regarder les choses de près, de me poser (enfin) des questions.

Buté sur un problème minuscule, mais représentatif. Comment traduire un énoncé aussi simple que *Der erste Tag im neuen grossen Atelier* (4 avril 1973) ? Ma version de départ était « Premier jour dans mon nouveau grand atelier. » Ça ne sonne pas très bien, « nouveau grand atelier ». Et pourtant, que mettre d'autre ? Hier j'ai pensé à : « Première journée dans le grand atelier que j'étrenne. » Aujourd'hui je reviens dessus et je me censure : surtout, ne pas littériser le texte, ne pas en rajouter. Le *Journal* est comme ça, du moins par endroits : concret, sans apprêt, brut de décoffrage. À la

réflexion, « mon nouveau grand atelier » est un syntagme qu'on emploierait très bien à l'oral. Pour l'instant, je décide de le garder.

Autre problème, plus épineux. Paul (même date) parle de ses ancêtres, de ses figures familiales tutélaires. « J'ai vraiment l'impression, écrit-il, *von all diesen (Patentschafts-) Figuren etwas angehängt bekommen zu haben.* » Exemple typique des difficultés posées par l'œuvre : il emploie une expression, familière qui plus est, mais de façon un peu décalée, et en jouant aussi sur le sens premier des mots. Essayons de gloser : Ces figures lui ont refilé quelque chose (de désagréable, ou de lourd à porter, comme un sobriquet ou une mauvaise réputation). J'avais d'ailleurs traduit : « toutes ces figures m'avaient refilé quelque chose d'elles ». Mais à la relecture, la connotation est plutôt celle d'une maladie (héréditaire) : on est bien loin de l'image.

On lui a accroché (*an-hängen*) quelque chose au cou, on l'a affublé d'une pancarte dans le dos... je tâtonne autour de ces images. Le sens courant de l'expression est aussi : dire du mal de quelqu'un. D'où l'idée que je viens d'avoir : « toutes ces figures m'avaient lâché un paquet héréditaire. » Pas mal... mais est-ce que ça fonctionne, est-ce qu'on comprend ? Le problème, c'est que si l'expression « lâcher un paquet » correspond partiellement au sémantisme, son sens premier ne correspond pas à l'image concrète véhiculée par l'original. Au propre, lâcher un paquet c'est le faire tomber par terre. Pas le jeter dans les bras ou l'accrocher au dos de quelqu'un.

Je vais laisser reposer...

10 juin 2005

J'ai consulté la liste de discussion de l'ATLF pour mon problème de terminologie ferroviaire. Précieuse liste : Cathy Ithak a un ami cheminot, grâce à qui elle m'indique « sabots » pour *Stoppschwellen*. La *Kelle* du chef de gare nous a donné plus de fil à retordre : il s'agirait, techniquement, d'un « guidon de départ ». Mais dans le contexte, assez poétique (« Début février 1974, Zurich »), l'expression paraît péniblement exacte. Ce n'est pas que je répugne à employer des termes techniques, surtout chez Nizon qui sait être très concret, manier du réel, du quotidien, des objets de travail. (Avant de commencer des études d'histoire de l'art, il a d'ailleurs fait toutes sortes de métiers et il en connaît les mots.) Souvent la précision du terme, dans le Journal, est justement très parlante, très belle. Alors d'où vient le problème, ici ? Sans doute de ce que « guidon de départ » ne suggère rien de visuel à un non-initié, spontanément j'aurais même cru que c'était une sorte de fanion ; alors que *Kelle* (au sens premier : une louche) peut être spontanément associé au petit panneau rond qu'agite le chef de gare.

C'est donc la solution que j'adopte pour l'instant : « le cérémonial du chef de gare avec son petit panneau rond ».

J'aurais préféré le terme *ad hoc*, je n'aime pas introduire des gloses et des périphrases dans le texte vif de Paul... Mais bon.

Sans cesse composer avec l'insatisfaisant, quel métier !...

17 juin 2005

Je reporte à l'écran mes corrections papier. Beaucoup de choix me paraissent mauvais – c'est décourageant, cette remise en question permanente. (Et ça dure jusqu'aux dernières épreuves...). « ... m'avaient lâché un paquet héréditaire » est absolument ridicule et incompréhensible. J'ai trouvé : « m'avaient attaché une casserole ». C'est quand même mieux. « Une casserole héréditaire », peut-être ? On verra.

15 juillet 2005

La semaine dernière, longue séance avec Paul pour la révision de la première moitié. Il est toujours effaré par le nombre de problèmes d'interprétation pratique posés par son *Journal*. « Je vous plains ! » m'a-t-il dit, de sa grosse voix sarcastique.

Il est vrai que tous ces renvois non élucidés à des personnages rencontrés, à des lieux vus il y a plus de trente ans, posent une infinité de problèmes. Il en est que, même à deux, nous n'avons pas réussi à résoudre. Je lui demande ce que signifie exactement *Decken* dans la description du petit logement de son oncle parisien (26 juin 1973). Il réfléchit. Un linge de table, un faux plafond ? Pas du tout ! s'exclame-t-il. Il m'explique que la pièce était aménagée comme l'intérieur d'un bateau, avec utilisation maximale de l'espace disponible. On cherche : des placards surélevés, une banquette à couvercle pour ranger des objets ? Non plus. Ça devient loufoque : il ne se rappelle absolument plus ce dont il s'agissait. En désespoir de cause, il me dit de rayer tout bonnement le mot. J'obéis, en pensant avec effroi au lecteur curieux qui étudiera de près ma traduction et croira à un pur et simple oubli.

Bon, dernier état : « m'avaient refilé une casserole héréditaire. » Et je sens que ce n'est pas encore fini...

19 juillet 2005

Entamé le défrichage de la seconde moitié. Je reste aussi saisie qu'à ma première lecture : soudainement, sans aucune transition, on est propulsé début 1977 dans cet amour passionné pour Odile, une amie de sa fille, qui deviendra sa troisième femme. Récit haletant de disputes avec sa deuxième femme, de ruptures, de retrouvailles entre Londres, Paris et Zurich. C'est à la fois d'une grande simplicité (linguistique) et terriblement fort et beau. C'est écrit d'un seul jet, on le sent – et ça se traduit d'un seul jet aussi. Voilà qui va me permettre d'accélérer mon rythme, jusqu'ici assez poussif.

4 novembre 2005

Le problème spécifique de ce *Journal* : les phrases presque parlées, dont la syntaxe est lâche et le sens littéral assez flou, même si on comprend très bien l'idée. Pour traduire ce genre de phrases, il faut que je me mette à distance des mots et que je laisse l'effet parlé de la phrase agir sur moi. Alors (si tout va bien), je trouve une phrase équivalente en français. Quand je ne trouve pas, je triture vainement le sens littéral et je m'arrache les cheveux.

Exemple : Paul à New York, dans un hôtel miteux (10 février 1979). Il aimerait téléphoner et s'explique tant bien que mal avec le réceptionniste. *Versuche hier, den Ernstfall der sprachlichen Verständigung zu erproben, ich kann ja nicht englisch.* Mon premier jet donne : « J'essaie de tenter ici le cas de force majeure de la compréhension linguistique, car je ne sais pas l'anglais. » Ça ne veut rien dire et c'est lourd. Aujourd'hui : « J'essaie ici le va-tout de la compréhension linguistique, car je ne sais pas l'anglais. » Ça ne veut rien dire non plus, littéralement, mais il me semble qu'on comprend mieux (?).

Autre phrase, dans laquelle Paul décrit assez méchamment un roman d'Andersch (25 mars 1979). *Das Buch von einem Mann, der andauernd beweisen will, was er alles weiss, [...] bis hin zu den Weinen, Essensgewohnheiten und was sonst noch alles an Insiderzeugs da aufgetischt wird.* Premier jet, nullissime : « Le livre d'un homme qui veut sans cesse prouver tout ce qu'il sait, [...] jusqu'aux vins, aux habitudes culinaires et autre étalage de son savoir d'insider. » Lourd et frisant le faux sens (« prouver tout ce qu'il sait » est ambigu). Mais le mot « étalage », que je ne garderai pas à cet endroit-là, me fait rebondir : « Le livre d'un homme qui veut sans cesse étaler ses connaissances [...] jusqu'aux vins, aux habitudes culinaires et autres clins d'yeux d'initié dont il nous régale. » Je suis très contente de « dont il nous régale » pour *aufhängen* – premier sens : servir, mettre à table. (Mais cette autosatisfaction me paraît déjà suspecte.)

18 novembre 2005

L'ami avec qui je parlais hier s'étonnait que j'aie lâché tous mes autres travaux en cours pour me consacrer pendant six semaines à la révision de cette deuxième moitié. Je lui ai expliqué : autant je peux faire le premier jet par petits bouts et à mes heures perdues, autant j'ai besoin, pour la révision, de m'immerger totalement dans le texte. Il faut qu'ait lieu à un moment cette imprégnation qui me permet de dominer l'ensemble, de l'avoir totalement dans ma « mémoire vive », de me souvenir que tel mot est employé quarante pages plus loin dans un autre contexte mais avec le même sens, correspondances qui parfois font jaillir la lumière d'une phrase obscure, etc.

C'est aussi nécessaire que de pouvoir ensuite – idéalement, du moins –

se donner le temps d'oublier complètement le texte, pour prendre du recul et le relire alors d'un œil neuf. C'est même pour ça que j'avais demandé à Actes Sud un long délai : pour m'éviter cette fois de faire autant de corrections sur les épreuves.

21 novembre 2005

« ... je traînais toutes ces figures (tutélares) comme une casserole », évidemment ! C'est fou, le temps que je mets pour découvrir la lune.

13 décembre 2005

Hier j'étais effondrée : tant de corrections à faire sur un texte que je considérais comme à peu près fini et sur lequel je suis déjà passée quatre fois (premier jet, correction sur papier du premier jet, entrée des corrections, relecture sur papier de la nouvelle version) ! Et le plus vexant, c'est que ça accroche toujours aux mêmes endroits. C'est à se demander si j'y arriverai un jour. Quand je pense au temps que je passe sur ce genre de textes, je me dis parfois que je devrais changer de métier.

10 mars 2006

Le premier volume du *Journal* et *La fourrure de la truite* sont sortis en janvier, j'en ai de bons échos et ça m'encourage. Un couac : cette lettre qu'un germaniste a adressée à Paul et dans laquelle il pointe certaines « inexactitudes » de ma traduction. C'est bien ce que je craignais ! Jusqu'ici, j'estimais que je devais évidemment laisser trancher l'auteur quand il m'engageait à supprimer des mots qui ne lui plaisaient plus, des allusions qui lui paraissaient maintenant futiles ou incompréhensibles pour le public français, ou m'imposait lui-même (étant quasiment bilingue, depuis près de trente ans qu'il vit en France) la traduction d'un bout de phrase – parfois bien éloignée des mots de l'original. Cette lettre m'a agacée, mais elle m'a ouvert les yeux sur un vrai problème : après tout, c'est moi qui signe la traduction, et je dois donc être responsable de mes choix.

Du coup, je me suis montrée plus ferme avec Paul lors de notre dernière séance de travail. J'ai rétabli les coupes qu'il m'avait suggérées, j'ai écouté attentivement ses explications et ses gloses sur quelques passages énigmatiques, mais en me réservant la tâche de trouver, à partir de cela, une solution proche du texte, ou du moins une solution dont je puisse moi-même me justifier. Paul me lorgnait d'un œil narquois : il se moque bien de ces scrupules philologiques, et je l'entendais penser : « Qu'est-ce qu'elle a, aujourd'hui ? ».

Tout ça m'a fait réfléchir, et j'ai trouvé l'ébauche d'une théorisation. Il faut que je fasse ici une distinction entre l'*intention* de l'auteur et sa *volonté*.

L'intention de l'auteur serait l'instance interne au texte, qui a gouverné le choix des mots et dont procède le sens des phrases. En tant que traductrice, c'est cette intention que je dois m'efforcer d'épouser le plus étroitement possible (y compris avec l'aide de l'auteur). Sa volonté, en revanche, serait une instance externe, psychologique, et finalement non pertinente pour mon travail de traduction. Par exemple, si l'auteur *veut* que j'enlève le mot *Decken*, je peux m'y plier (par timidité, par respect, ou tout simplement pour ne pas faire d'histoires), mais ce faisant il faut voir que je vais à l'encontre de l'*intention* de l'auteur qui à l'époque, voulait bien dire quelque chose en employant ce mot.

Ce qui, ici, rend la distinction plus aisée, c'est qu'il y a quarante années d'écart entre cette intention de l'auteur Nizon tenant son journal dans les années 1970, et la volonté de l'auteur Nizon qui me reçoit chez lui en 2006 pour que nous révisions ensemble ma traduction, à grand renfort de café, de cigarettes et de pains au chocolat.

Et sur ces divagations théoriques, je crois que je vais aller me coucher.

19 mars 2006

Je viens de reprendre mon manuscrit pour une dernière révision, et je suis consternée. Je retrouve certains défauts dont je croyais m'être guérie en révisant le premier volume du *Journal* : des paraphrases quand un rendu littéral est possible ; des phrases nominales que j'ai verbalisées, transformant ce pique-nique primesautier en un lourd déjeuner de notaire ; etc., etc. (Quand Paul écrit : « Il faut que je termine *den Falk* », pourquoi ai-je mis « le livre sur Falk » ? « le Falk » va très bien – je passe moi-même mon temps à dire à mes proches : « Il faut absolument que je termine le Nizon. »)

Et puis certains passages sentent encore la traduction, certains sens sont flous, approximatifs ou carrément manqués. Le plus difficile, au fond, ce sont ces phrases en style parlé dont le sens logique est presque entièrement implicite et n'est signalé que par un tout petit mot, *auch*, *schon* ou *doch*.

Bref, je reprends tout, j'avance à une vitesse de tortue et je me désespère.

21 mars 2006

Un exemple de ce qui me déplaît dans ma dernière version. 27 avril 1976 : *Meine Bücher können nicht realistisch sein, weil es eigentlich immer um die Provokation eines Ausgesparten oder Untergründigen geht, gerade mit Hilfe einer vordergründig ablaufenden Handlung*. J'avais mis : « mes livres ne peuvent pas être réalistes, parce qu'en fait il s'agit toujours de suggérer un non-dit ou une chose sous-jacente, sous le couvert, précisément, d'un semblant d'action. » D'abord un faux sens : « semblant d'action » est

trop fort, trop négatif. *Vordergründig* indique seulement que l'action est apparente, mise en avant, et non qu'elle est inexistante. Autre indice : quand je traduis *gerade* par « précisément », comme ferait le dictionnaire, c'est généralement le signe que je suis passée à côté de la vraie intention logique de la phrase. Ce qui, de plus, me saute aux yeux à la relecture, c'est que je n'ai pas rendu le balancement *untergründig / vordergründig*. Le résultat, c'est une phrase qui se comprend et sonne assez bien, mais où l'abstraction n'évoque rien. Alors que l'original parle beaucoup plus à l'intuition.

Nouvelle mouture, qui me plaît mieux : « mes livres ne peuvent pas être réalistes, parce qu'en fait c'est toujours un non-dit ou un implicite qu'ils invoquent, à travers le déroulement explicite d'une action. »

Maintenant (après vingt minutes à me creuser la tête), ça me paraît scandaleusement simple, et j'ai honte de ne pas y avoir pensé plus tôt. L'ennui, c'est qu'il y en a trois cents pages comme ça...

29 mars 2006

« Le va-tout de la compréhension linguistique », ça me semblait peut-être lumineux il y a cinq mois, mais à la relecture c'est du charabia. Pourtant, je vois très bien l'idée, ça me rappelle même l'été dernier : je suis à un guichet de la gare de Lviv et j'essaye de réserver un billet pour Cracovie sans parler un mot d'ukrainien ni de russe, et devant une préposée qui ne parle pas un mot de français, d'anglais ni d'allemand. On griffonne des chiffres, des flèches, on gesticule, on se débrouille : *Ernstfall*. « Compréhension » pour *Verständigung*, de plus, est trop unilatéral, il s'agit bien ici de se comprendre mutuellement. Alors quoi ? « J'essaye ici d'expérimenter le cas limite de l'échange linguistique, car je ne sais pas l'anglais. » « Cas limite » n'est pas fameux, « expérimenter » non plus, « car je ne sais pas l'anglais » est trop écrit par rapport à l'original, et l'« échange linguistique » me rappelle mes correspondantes anglaises... Mais la date de remise approche, et il faut bien rendre.

7 avril 2006

Terminé, relu, rendu. Cette « dernière lecture » m'aura pris trois semaines, c'est effarant !

11 avril 2006

« J'essaye ici de voir de quoi je suis capable dans une situation de détresse linguistique, car je ne parle pas anglais. » Trop tard, tant pis, ce sera pour les épreuves. Les « repentirs » commencent... Mais mon Journal de bord, lui, s'arrête là.